

THÈVES

Julien Thèves

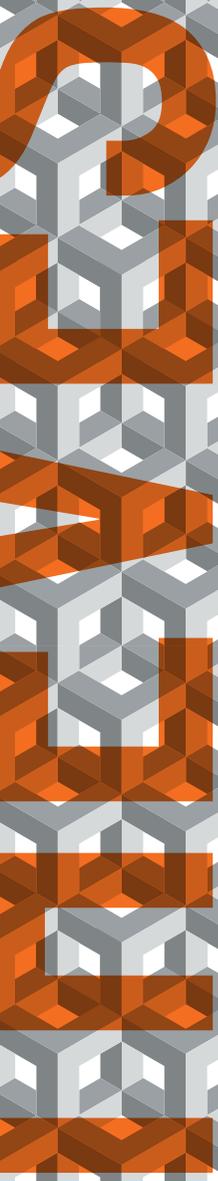
À travers les forêts.

Géographie de l'intime

RÉCIT^{CHAZELLES},

RÉSIDENCE D'AUTEURS

& LABORATOIRE



Cette création a été réalisée
durant la résidence d'auteur
effectuée à Scy-Chazelles
grâce au soutien obtenu :
Conseil départemental de la Moselle,
Drac Grand Est,
Région Grand Est,
Université de Lorraine,
Ville de Scy-Chazelles.

L'unité de recherche de l'Université de Lorraine, le Crem (Centre de recherche sur les médiations) s'est associée au Conseil Départemental de Moselle et à la Mairie de Scy-Chazelles afin de mettre en place la création d'une « résidence d'auteur » et d'un « laboratoire hors les murs » au sein de la Maison de Robert Schuman, site Moselle Passion du Département. Ce dispositif innovant intitulé Récit'Chazelles articule création littéraire, médiations culturelles et recherche. <http://recitchazelles.univ-lorraine.fr>

Une résidence dans un lieu historique au coeur d'un village mosellan

Une résidence d'auteurs est un dispositif culturel entre un écrivain et un territoire. Elle dynamise le territoire au travers des échanges entre auteurs, publics et institutions. Sur le site, l'écrivain invité partage son temps entre création (production personnelle) et activités de médiations (atelier d'écriture, lecture...) autour de la littérature contemporaine, en lien avec la population. Outre la volonté de soutenir la création littéraire et d'instaurer un dialogue interculturel, le dispositif résidentiel élaboré a aussi pour objectif de favoriser des rencontres entre écrivain et publics par le biais d'activités de médiations sous différentes formes (soirée de lecture, ateliers d'écriture...), tout en privilégiant aussi une approche numérique (blog résidentiel sur le site Récit'Chazelles). Il s'agit ainsi d'une création collective, partagée avec divers publics.

Un laboratoire hors les murs : Université/Cité

Dans le cadre de ce partenariat, il s'agit également de créer une délocalisation de l'université de Lorraine et plus particulièrement du CREM, sous la forme d'une unité de recherche hors les murs dédiée à la résidence d'auteurs, la littérature contemporaine et européenne au sein de la Maison de Robert Schuman. Il s'agit d'une forme institutionnellement inventive qui consiste à déplacer les activités, réflexions, en interaction directe avec des lieux urbains au coeur de l'environnement socio-économique et culturel afin de favoriser la création de passerelles entre le monde universitaire et la Cité, théorie et pratique.

Une création partagée

Dans son rôle de partenaire des associations et collectivités, le Département accompagne la réflexion, la mise en œuvre et la valorisation de projets culturels sur les territoires. Par le biais d'appels à projets, il suscite et soutient l'émergence d'initiatives artistiques et de projets culturels de qualité, innovants, s'appuyant sur la rencontre entre artistes professionnels et amateurs.

À travers les forêts. Géographie de l'intime

Pour Julien Thèves, l'auteur est celui qui se frotte à la spatialité et qui interprète les signes de manière sensible au contact de la forêt et de sa propre intériorité, comme il l'affirme dans son projet de résidence articulant géographie des lieux et autobiographie :

« La forêt m'attire, me fascine. Forêt de feuillus ou de conifères, bien sûr, mais aussi forêt mentale, enchevêtrement d'idées, chemins potentiels, humus des songes et de la mémoire, ombre protectrice de la conscience. Les forêts sont bien sûr l'inconnu, le continent à traverser, elles symbolisent l'inspiration, la découverte et l'exploration. Elles sont tout ce qu'on porte en soi, emmêlé, opaque, vivant, ce sont nos racines aussi qui parlent en forêt, nos racines ancestrales qui font qu'on vient de là. »

De la confession, au journal, à la chronique, la palette autobiographique offre à l'écrivain un genre littéraire hybride qui sait se jouer de l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage.

Ce recueil contient à la fois des fragments diaristiques de Julien Thèves et des « intermèdes », des textes qui ont été composés dans le cadre des ateliers d'écriture menés avec les étudiants de l'université de Lorraine (site de Metz), les seniors du club lecture de la bibliothèque de la commune et les enfants de l'école primaire Bernard Rabas (Scy-Chazelles) et Paul Verlaine (Le Ban St Martin).

Auteurs accueillis en résidence :

2016 : Jacques Jouet
2017 : Jean Portante
2018 : Nathalie Man & Loïc Demey
2019 : Fabienne Jacob
2020 : Julien Thèves

Partenaires :

DRAC Grand Est, Région Grand Est, le Livre à Metz-Festival Littérature & journalisme, l'association Étincelles, la librairie Autour du monde, l'Institut français de Luxembourg, l'Agora-médiathèque-centre social (ville de Metz), l'Office National des forêts.

PARTIE I

Julien Thèves. *Chroniques mosellanes*

Remerciement auteur

Un grand merci à Carole Bisenius-Penin et Yannick Groutsch, qui accompagnent les écrivain.e.s dans cette résidence où l'on se sent si bien.

Carole et Yannick m'ont apporté toute l'attention et la bienveillance dont j'avais besoin pour me sentir moins seul durant ces deux mois où j'ai pu, en même temps, profiter de la tranquillité nécessaire à l'écriture.

Merci aussi à Madeleine Neyhouser, pour les balades et le marché du vendredi.

À Estelle Léopold, bibliothécaire passionnée.

À Laurent Thurnherr, pour la visite de la maison Robert-Schuman (et du musée de la guerre de 1870 !).

À Anne Brunella et Karine Cerf, professeures des écoles, qui m'ont si aimablement accueilli dans leurs classes.

À Nicolas Bor et Alicia Péon, chez qui je suis allé dîner souvent...

À tous et toutes, de chaleureuses pensées... et à bientôt en Lorraine !

JOUR 2

Une ville est une forêt.
Je marche dans celle-ci avec la même attention, le même
émerveillement, la même appréhension.
Je marche le long de l'allée forestière, des voitures me dépassent, un
homme avec un chien d'attaque me bloque le passage,
la forêt est repliée, endormie, tout est fermé, c'est le grand calme –
et pourtant il y a le bruit de la forêt,
moteurs des voitures, vrombissement de la nationale.
Tout près coule une rivière, lente et longue, on n'en perçoit pas le
bruit, mais on sait qu'elle est là, humide et souple : la Moselle.
Celle qui vient de loin, et qui quitte la France, celle que j'ai connue
toute petite, autrefois, dans le village de mes grands-parents,
à Rupt (sur Moselle), qui donna le nom au pays de mon père :
la Moselle, patrie des « Mosellans ».
Moselle, au nom si joli, féminin et léger, primesautier,
aux vins appréciés, chantés par Brel, au nom contradictoire
avec une certaine dureté, violence industrielle,
économique, avec la grisaille que je porte en moi – avec ce mot.
Tout près coule une rivière, et filent des voitures.
Une ville est une forêt, on ne connaît rien, on s'y aventure.
On marche doucement, on regarde tout.
Fatigué, je m'assieds sur un tronc d'arbre – un arrêt de bus.
Un homme au type gitan fume une cigarette.
Vieilli, il a à peine le temps de l'allumer, le bus arrive.
Nous pénétrons plus profond dans la forêt, là où elle se fait dense,
ancestrale. Nous traversons la Moselle,
les arbres sont plus anciens, majestueux, impressionnants.
Là, une clairière : la place de la République.
Personne.

Je suis seul dans la clairière.

C'est dimanche.

Balayée par le vent, la pluie, les nuages, l'esplanade souffre.

C'est gris, c'est le vide, c'est la forêt éternelle et déboisée, aménagée.

J'emprunte une allée cavalière, longue et droite, bordée d'immeubles jaunes, futaie alignée d'essences remarquables.

Une ville est une forêt, même quand on la connaît,

surtout quand on ne la connaît pas. On s'y perd, on s'y retrouve, on jouit de son emprise, de sa solitude, de cette odeur familière,

de ce qui peut s'y passer – le surgissement est toujours possible, d'un sanglier ou d'un promeneur. On ne rencontre personne.

On n'y fait pas de mauvaises rencontres. On marche, c'est tout. Seul.

On reconnaît.

On reconnaît les autres villes, les autres espaces qui semblent infinis, cette forêt ressemble à toutes les autres. Et pourtant...

On reconnaît cet homme, agenouillé, qui demande un peu de monnaie. Ces magasins fermés, ces pas de porte à louer.

On reconnaît le passé, la rue principale et piétonne de la forêt moyenne, on reconnaît ce café où on traînait, ado – on sait qu'à côté, il y a un cinéma, une pâtisserie, une grande brasserie élégante.

C'est comme dans un rêve, on parcourt sans cesse la même ville.

On est l'inconnu dans la ville.

Au bout de l'allée forestière, la lumière troue la végétation.

Ici se rassemblaient les druides, les mages, les officiants de cérémonie. La cathédrale est haute, c'est la pièce maîtresse, on entre, en elle aussi, comme dans une forêt, sous une voûte merveilleuse.



On lève les yeux forcément. Les vitraux sont un lacs fou,
je ne retrouve pas le mot pour décrire cette technique si belle,
aux couleurs frottées, qui rendent l'ensemble précieux, riche de
détails – en forêt, je ne sais jamais le nom des arbres.
Au-delà de la métaphore qu'on pourrait filer sans fin,
comme on parcourt une forêt toujours recommencée,
je m'interroge sur le sujet, sur le thème de ma présence ici,
à Scy – ce thème qu'on a trouvé par téléphone,
avec Carole, qu'on a lancé comme ça.
A travers les forêts – géographie de l'intime.
Bien sûr, toute promenade dans une ville fait surgir
un questionnement intime. Pourquoi j'ai vécu comme ça ?
Pourquoi je suis seul ? Qui sont ces passants que je regarde ?
Qui sont ces jeunes gens si beaux ?
Qui est cette femme âgée, que fut sa vie, que vais-je faire
de la mienne ? A quelle ville ressemble celle-ci ?
Pourquoi je me retrouve encore à marcher dans une ville ?
La forêt endort et apaise, la ville stimule et remue – sans violence,
mais ses façades chatoyantes, ces visages, ces corps qui appellent,
nous embarquent. Aussi, chaque promenade dans une ville
est une suggestion : et si j'y recommençais ma vie ?
Et si je vivais là, moi aussi ?
Si cette ville devenait ma ville.
Ce serait ma forêt, ma forêt aimée. C
omme Paris, j'en connaîtrais la force, les énergies, le trouble.
Je marche, je pense, tout est nouveau. Et ancien à la fois, habituel,
de ville en ville, de chemin en chemin, continue la vie.

Je me perds dans la forêt.

Je quitte une part de la forêt, pour entrer dans un autre domaine.

Cette fois, les arbres sont différents, plantés récemment,
il me semble. La végétation a été travaillée, repensée.
L'ambiance est tout autre. C'est moins beau. C'est vivant.

Un train traverse la forêt.

Je passe sous les voies.

Soudain, l'édifice apparaît : ils ont construit le musée dans la forêt.

Le Centre Pompidou-Metz.

Il est là.

J'ai quitté mes souvenirs.

Metz.

La ville dont j'ai toujours entendu parler,
que je traversais, enfant, en voiture avec mes parents.
J'ai quitté les rues piétonnes aux magasins défoncés,
aux bars fermés, aux appartements à vendre,
la vieille pierre qui n'en peut mais, qui voudrait encore attirer.
L'édifice a surgi, blanc, radical.
Je pense souvent que ces villes, qui autrefois me paraissaient
immenses – Metz, Bordeaux, Nice, Toulouse... –
et aujourd'hui simplement moyennes,
ont cassé quelque chose de leur part ancienne.



Ces villes que je reconnaissais entre toutes, à chaque fois,
avec leurs ruelles serpentine, leurs avenues bourgeoises,
leurs faubourgs brouillons, sont aujourd'hui différentes.
Elles ont lâché leur Histoire, ou l'ont conservé,
mais sont entrées dans une nouvelle époque.
La Cité du Vin à Bordeaux, le quartier des Docks à Strasbourg et ici,
cette voile blanche, Pompidou-Metz.
C'est ce qui m'a frappé quand je suis sorti de la forêt – la forêt
de la mémoire, bien sûr, quand bien même on n'aurait aucun
souvenir de Metz mais seulement des signes, des projections,
une évocation que ce nom suscite – ce qui m'a frappé, c'est que Metz
n'était plus Metz, c'est que ces villes de France que j'ai connues,
ou fantasmées, traversées en voiture avec mes parents,
avaient changé. Un pied dans le 19^e siècle,
dans les Trente glorieuses, avec les rues piétonnes
du centre tantôt touristiques, tantôt délaissées, voire décaties,
et l'autre dans notre beau présent, flashy et multimédia.

À la vision de cette voile blanche, de cet édifice radical,
je réalise que le temps est passé. Metz, c'est fini.
Ce n'est pas Metz, le Metz que je portais en moi, celui de mes parents,
cette ville que j'ai pourtant retrouvée, en errant dans le centre.
Il y a eu vingt ans, trente ans, quarante ans, un siècle qui est passé.

Cela fait déjà dix ans que cet édifice est posé là.
La plaque indique que Messieurs Nicolas Sarkozy,
Frédéric Mitterrand, etc. ont inauguré le bâtiment.
La mention de ces noms instille une autre couche de temps –
ça paraît si loin, ces personnages.
Les années 2000 ont fait leur œuvre.

Il est l'heure.

Je quitte la forêt de mes songes, de mes souvenirs.
Je retransverse la Moselle.
J'ai fait une belle balade en forêt, aujourd'hui.
Metz me laisse, les arbres se referment.
Mais la forêt est là, et j'ai envie de la retrouver.
Je l'aime déjà.

Et comment ne pas aimer une forêt – ou une ville ?
En tous cas, moi, je les aime toutes.



JOUR 5

Ce matin, j'ai pris le vélo.
Le ciel était toujours aussi gris, la petite pluie, froide.

Ce matin, j'ai pris le vélo, j'ai quitté le lotissement, aux pelouses parfaites, j'ai dépassé les maisons contemporaines.

Je cherchais la forêt, je sais qu'elle m'entoure, elle est là-haut,
sur les collines.

Je cherchais la Moselle, les berges douces, la plage.

Oui, car ironiquement, ici, au carrefour, sillonné de voitures,
sous le ciel gris, il y a la Pharmacie de la Plage.

Je songe à d'autres lieux, d'autres ronds-points,
d'autres lotissements, à quelques kilomètres – quelques mètres,
parfois – de la grande bleue, ou des rouleaux de l'océan,
ou de la berge du lac, ou de la petite plage de rivière, à l'eau si douce.

Mais ici, maintenant, où me baignerai-je ?

Moi, ce que j'aime, c'est l'eau.

J'aime aussi la forêt.

Je la cherche.

Ce qu'on retrouve, qu'on redécouvre, en province (en région),
c'est les voitures, ce flot de voitures, et les gros camions.

La vie à l'américaine, les grosses bagnoles, les 4x4,
les voitures de luxe immatriculées au Luxembourg,
la jolie plaque jaune avec un petit numéro.

Les maisons contemporaines, je l'ai dit, carrées, brutalistes,
orthogonales, grises, blanches, noires, de grandes baies vitrées,

une clôture haute, un driveway, pour la voiture de Monsieur,
et celle de Madame, et celle des enfants aussi bien sûr.
Je cherche la forêt. Mais il faut grimper.
En vélo. Je n'ai pas le courage.
Je suis dépassé par un énorme camion,
je roule sur la nationale, je passe le Rendez-vous des Pêcheurs –
ah, il y a bien une plage, ou en tous cas des pêcheurs,
de l'eau – soudain la Moselle apparaît,
un bout de Moselle, qui coule vers le nord.
Où est la forêt ?
Je prends à droite.
Je monte, je passe un village, j'arrive tout en haut de la colline.
C'est joli par là-haut.
Sainte-Ruffine.

L'an dernier, en Suisse, j'ai traversé la forêt.
À vélo.
C'est le lieu de la peur.
Même en vélo, j'avais peur.
J'ai peur de marcher seul dans la forêt.
De dormir, seul, à l'orée de la forêt.
Même grand, même adulte, c'est la peur.
La peur de l'engloutissement, de la nuit. Les hauts sapins.
Project Blair Witch, tout ça. La forêt qui avale, qui étouffe.
La forêt où personne ne t'entend crier.
Ce n'est pas l'heure de la forêt, ce n'est pas la nuit.
Je redescends doucement en vélo vers la vallée.
Je n'ai pas encore trouvé la forêt.



Bienfaitrice, aussi, bénéfique, protectrice, elle est tout ça la forêt.
Génératrice de beauté, support pour l'imaginaire, ça fait du bien
d'être dominé par ces hauts troncs, protégé du soleil –
et à l'instant c'est une autre forêt dont je me souviens,
une autre balade que je me rappelle, dans la forêt d'Armainvilliers,
près de Paris, je me souviens du bonheur.
Bonheur de marcher à plat sous les frondaisons – rien que le mot,
déjà. Marcher dans une lumière tamisée, filtrée, diffractée,
pailletée, mouvante, verte.
Ecouter les bruits, si minces, presque échoïques.
Oui, la forêt est silencieuse, à peu près, mais ce silence rebondit,
retentit, presque. Il est puissant, ce silence, il est sonore.
On parle à mi-voix, pour ne pas déranger.
Ou alors on continue nos longues conversations
quand on marche à plusieurs, le dimanche, en forêt.
On ne s'en fait pas, on continue le chemin.
On est entré dans un autre espace.
La ville est loin.
La vie quotidienne, aussi.
On est dans le vert, dans la lumière, dans la paix.
On marche dans la forêt éternelle – oh, on sait bien qu'elle n'est pas
éternelle, ni primaire – la dernière forêt primaire d'Europe
est en Pologne ; je crois – mais il nous plaît de le croire.

On retombe en enfance.

C'est une forêt de conte, elle a gardé tout son mystère et nous fait « chut » mais n'a pas besoin de le faire, nous respectons la forêt. Elle nous enveloppe, c'est ça, sa magie, elle nous entoure, comme nous entoure le ciel, nous avale l'eau, nous avalerait l'océan, mais elle ne nous avale pas, nous finirons bien par sortir de la forêt, comme du ventre de la baleine.

Régénérés.

Elle nous a donné quelque chose.

Un peu de son humidité, de son oxygène, de sa force, de sa beauté, de son silence, de son Histoire aussi, voilà quelque chose qui n'a pas bougé, en tous cas elle a l'élégance de nous le faire croire...

J'ai cherché la forêt, Jour 5, mais je ne l'ai pas trouvée.

Pas vraiment cherchée.

Je range le vélo au garage, dans l'appentis.

Elle est tout autour, pas encore pénétrée, foulée, explorée, traversée.

La belle forêt ancienne, ou moderne, les arbres encore verts de l'automne qui est là mais n'a pas arraché les feuilles, il n'a arraché que nos souvenirs d'été.



JOUR 7

J'ai trouvé la forêt. Il suffit de monter, tout droit.

Le temps est beau, c'est fou, le soleil brille. Enfin !

Nous marchons sur les coteaux, au-dessus du village.
Il y a du vin de Moselle, des vignes qui produisent du vin de Moselle,
des arbres fruitiers en jachère, des champs bien tondus,
une machine agricole que la végétation a recouvert,
comme une sculpture contemporaine.

La forêt est là-haut, nous y arrivons. J'apprends à reconnaître
les hêtres, au tronc lisse, tacheté de blanc à cause d'une maladie,
les troncs sont lisses et filent tout droit, montent tout droit,
on a envie de les toucher, de les serrer, de les remercier.

Marcher en forêt est facile, le sol est meuble mais pas mouillé,
la terre est tendre, on gravit lentement, dans un crissement d'humus,
on arrivera petit à petit en haut du mont Saint-Quentin, couronné de forêt.

Une fois en haut, sur le plateau qui ressemble à l'Aubrac,
Jean-Jacques me montre un carré de chocolat. Un carré de chocolat
fondu puis refroidi, chocolat noir je dirais, croqué sur les bords.
C'est du fer à l'état brut, à l'état pur. C'est en fait un éclat d'obus.

La montagne est ainsi constellée de ces souvenirs de bataille,
on en trouve partout, paraît-il, de ces morceaux de fer.
Marcher sur un mont sacré, conquis et reconquis, stratégique,
qui domine toute la vallée, les vallées, surveillait les Huns,
les Germains, les Fritz, les Teutons.
Matait les Bourguignons, les Franzose, les ambitieux de toutes sortes.

Ça canardait. L'éclat de fer est sur ma table maintenant.
J'ai tout le temps envie de le croquer. Chocolat ?
Ah, non, fer. (parce que sur ma table à Paris
traînent toujours des bouts de chocolat).

Quand nous redescendons, sur l'autre versant, au nord
(l'adret ? vieux souvenirs de cours de biologie – les sciences de la vie),
sur ce versant enneigé l'hiver, quand nous rentrons encore
dans la forêt, un groupe de cyclistes apparaît, ils tournent et vont là
où la forêt est la plus profonde, petits éclats de couleurs dans le vert
dominant – tenues vinyles, acryliques, synthétiques, protectrices,
isothermes, hermétiques, tenues de VTT du dimanche,
petit troupeau chamarré, un méli-mélo de couleurs
à la queue-leu-leu. Ils disparaissent dans la futaie, sous les hauts
arbres, il doit bien y avoir encore des hêtres, là-dedans,
au tronc presque tropical, à force d'être lisse, et gris, ou noir.

La forêt est le lieu des découvertes.

On y aperçoit toujours quelque chose. Tiens, une source ?
Tiens, un champignon (et Madeleine raconte le jour où elle a mangé
des champignons vénéneux – pas venimeux comme une vipère, non,
ces fameuses vipères aspic qu'on trouve par ici –
mais suffisamment empoisonnés quand même pour déclencher
vomissements et hallucinations).

Tiens, un vieux mur bien construit, bien développé –
et tout le monde se demande ce que c'est. Un abri pour les forestiers ?
Une ferme ancienne ? Georges, notre guide, l'appelle le palais
du facteur Cheval. Nous sommes bien profonds dans la forêt.
Tiens, un arbre déraciné, abattu, ses longues et grosses racines
exposées, il vit encore.



Sur son tronc poussent de jeunes arbres,
des rejets, ça repart. Jean-Jacques explique que seule l'écorce
est vivante, le bois, lui, le beau bois dont on compte les cernes
pour découvrir son âge, le bois est mort – mais le mot ne convient pas,
il existe d'une belle mort, il est prêt à faire de beaux meubles,
ce beau bois blond, et roux, et lisse, de soixante ans d'âge.
La peau qui le recouvre palpite encore, et d'elle poussent des rejets –
le mot est étrange et pourtant c'est bien ça, je vérifie.
Tiens, un insecte royal, roulant sa bosse de scarabée dans l'herbe,
se hâtant, et pourtant si lent à nos yeux, roulant sa bouse précieuse,
il passe, il passe le chemin, il traverse,
ça dure des plombs – mais nous ne l'écrasons pas.
D'ailleurs, il n'y a pas eu de scarabée aux reflets bleus,
pas ici, pas en octobre.

Nous continuons à marcher, on suit Georges.
Par là. Hop, par là. On monte, on descend, on bifurque,
on sillonne la belle montagne sacrée au-dessus de Metz.
Georges est vif, aérien, il parle beaucoup, il connaît la forêt.
Son œil frise. Il adore cet endroit.
Il nous communique sa passion.
Plus bas, là-bas, il y avait « le bois des Russes ».
L'expression m'enchanté. On ne sait pas.
C'était peut-être quelques prisonniers,
mais y eut-il des Russes prisonniers ici en 44 ?
Je garde l'expression, mystérieuse, comme dans un conte.
Le bois des Russes rend la forêt encore plus mystérieuse,
dangereuse, magique, envoûtante, excitante – tout ça à la fois.

Plus haut, sur le rehaut, du côté de Plappeville – ce nom, déjà ! ce nom qui m’amuse comme celui d’Amnéville, la ville de l’amnésie – plus haut, là-bas, un fort militaire. Nous nous en approchons. Le site abrite des chauves-souris, chiroptères protégés. On sait depuis le virus à quel point ces animaux sont intéressants. Mais on ne veut pas qu’ils nous contaminent, on préfère qu’ils restent dormir tranquillement dans le fort (de toute façon on ne va pas les manger, ni les vendre au marché).

Le mont Saint-Quentin est troué de galeries, hérissé de forts, passé et repassé à la moulinette des guerres, de l’Histoire, Georges dit qu’on y brûlait des sorcières, là-haut, autrefois. On y pratiquait le sabbat. Mais aussi, toujours et toujours, les guerres. La dernière est encore bien visible. On tombe sur un blockhaus, sur le bulbe métallique d’une galerie, sur une coque d’acier percée de trous pour les mitraillettes, c’est une structure demi-sphérique assez large, de ce même fer que mon carré de chocolat, brun léger et mat, et griffé. Le métal porte encore les cicatrices d’obus. Oh, et j’oubliais, plus tôt, dans la nature, la forêt, on a passé de gros trous, tout ronds, bien profonds, recouverts de feuilles, et tout le monde, en passant, l’un après l’autre, a demandé : - C’est des trous d’obus ? Mais Georges n’était pas sûr. Oui, ici, le sol est creux, sillonné de galeries – mais ce n’est pas la ligne Maginot, plus au nord.



Surgissant dans l'herbe, il y a ces postes de tir, pour défendre
une dernière fois, et tant pis pour la guerre,
tant pis pour l'honneur, pour la vie, ce sacré mont Saint-Quentin
et cette Lorraine ouverte à tous les vents,
envahie et ré-envahie, qu'on perdra à nouveau.
Nous redescendons et laissons les signes de l'Histoire derrière nous.
Nous retraversons la forêt et les plateaux,
nous retrouvons un chemin qui ramène au village.
« Autrefois », dit Georges, « autrefois, de là-haut, du plateau,
on pouvait voir rougeoyer les hauts-fourneaux d'Uckange,
d'Hayange, d'Hagondange, là-haut, vers le nord ».
« Tout était illuminé ».
Mais il n'y a plus rien, bien sûr, maintenant.

JOUR 10

On retourne dans la forêt.

Elle est là, elle commence juste après les maisons,
à Ban-Saint-Martin.

On y va avec les élèves, les enfants de l'école.

Quelle joie ce doit être d'avoir la forêt juste derrière chez soi,
de l'autre côté du jardin, quel terrain de jeu, quelles cabanes,
quelles découvertes, quelles roulades dans l'herbe...

A H., chez moi, dans le Sud-Ouest, on avait « le petit bois »,
ça nous tenait lieu de monde.

J'aime quand la ville s'arrête, quand le tissu des maisons s'arrête net,
c'est la dernière maison de l'agglomération, après la forêt commence
- ou les champs, la nature, le voyage, la France, tout le reste.

J'aime ces rues qui ne finissent pas, qui se perdent, qui s'oublient,
pas des impasses non, mais des bouts de ville qui meurent
dans la forêt, qui se jettent dans les arbres.

La dernière maison de la rue.

De la ville.

Après, l'immensité.

Carole vit dans une rue, c'est un peu comme dans les films
américains, j'y étais allé la nuit, les phares éclairent la nuit sombre,
« après c'est la forêt », dit-elle, elle peut faire son jogging, elle peut
tourner à droite et marcher, promener son chien si elle en avait,
aller dire bonjour aux arbres – puis rentrer chez elle.

C'est une rue qui monte en pente douce vers la forêt, elle,
elle vit dans une des dernières maisons.

Carole et la forêt.

Elle nous accompagne, avec les enfants, dans cette nouvelle balade.

Enfant, mon grand-père possédait une maison à l'orée de la forêt.
Ça me faisait très peur.

On dormait je crois tout contre les sapins, ils grattaient la vitre,
la nuit tout était humide, et sombre,
on entrait dans la vieille maison, un refuge presque,
une cabane d'altitude, on tournait la clé à fond, on s'enfermait.
On avait vue sur toute la vallée.

Il fait beau, il fait grand jour, tout ça est oublié. Ou enfui, enfoui.
On quitte l'école tout doucement avec les enfants, on monte vers
l'orée de la forêt, on n'ira pas dedans car c'est trop boueux.
La maîtresse prévient, on va juste se mettre devant, être inspirés.

La terre est retournée, dans un monceau de boue,
on distingue les empreintes de sangliers.

« C'est leur domaine ici, ils descendent tout droit de la forêt
et ils cherchent de la nourriture », dit Carole.

La terre est ravagée sur des mètres et des mètres,
on dirait des travaux de terrassement, l'œuvre d'une machine
affreuse qui bousille tout avant construction d'un truc dégueu.

Ah oui.

- Moi, j'ai déjà vu un renardeau, dit un enfant.

A l'université, une étudiante rencontrée l'autre jour dit
que si on voit un sanglier, il faut courir en zigzag.
Carole dit que si on croise un orignal (au Canada),
il faut tourner autour d'un arbre.

On pense berner les animaux comme ça.

Et ça commence, et les enfants parlent, ils parlent des animaux,
des champignons, des limaces, liés à leur vie à eux, à leurs balades,
à leurs aventures, à leurs jeux, à leurs peurs et à leurs découvertes.

On n'entrera pas dans la forêt, aujourd'hui.
Mais on la regardera d'en bas.
Il fera beau, un petit peu.
Il y aura un peu de lumière et des feuilles jaunes, un arbre éclatant,
le seul de la contrée, le premier à annoncer l'automne, les enfants
ramasseront les feuilles, seules celles tombées, interdit d'arracher.
Il y aura du silence, des maisons approchantes, un coureur égaré,
la montagne qui monte, les chemins boueux, impraticables, la boue
se collera quand même à nos semelles qu'on ramènera chez nous.
On parlera des végétaux, des animaux, et des êtres de la forêt.
Quand un bouleau parle à un sapin, il lui dit tu piques.
Quand un hérisson (qui pique aussi) parle à un gros sanglier,
il lui dit j'ai peur, tu me fais peur. La peur revient. Mais la joie aussi.
Que la forêt soit si fertile, si pleine, si riche.
Dans la forêt il y a des ronces, et des framboises, et des gros chênes,
et des vers de terre qu'on n'écrase pas – celui-ci,
on ne le ramasse pas non plus, on le regarde agoniser,
d'ailleurs il est mort.
Les enfants connaissent la forêt mieux que moi.
Ils ne connaissent pas encore « la jungle des villes »
(ça viendra bien assez tôt).
Alan, qui est roux, me dit que le renard qu'il avait vu (vu, vu et revu),
il l'appelait le renard d'Alan (les cheveux feu, Alan).
D'autres enfants me parlent d'autres animaux, mais j'ai oublié.
Chaque enfant commence une histoire, que j'oublie.
Pourtant, à chaque instant, dans l'instant, je suis attentif.
Je reçois tout.



Allez, on s'arrête.
On s'arrête devant la forêt, au pied de la montagne, quand ça monte.
On reste en bas, sur le chemin.

Les enfants imaginent des histoires, inventent des personnages :
le blaireau, le cerf, la belette, la biche, le loup
(« mais il n'y en a pas, par ici, de loup », dis-je), ils créent
des animaux, la girafe, le guépard, Alan a un oncle qui possède
un zoo privé, en Belgique, il a nombre de guépards et d'éléphants.
Il y a les animaux de la forêt, et les autres, ceux qu'on porte en nous.

La forêt est pleine de choses, de vie.
Les enfants énumèrent les êtres de la forêt, je suis impressionné
par leur connaissance, je suis bluffé par tout ce qu'ils sortent
du chapeau, soudain la forêt s'ouvre et laisse place
à un véritable défilé : les trolls, les elfes, la sorcière
(je triche un peu et regarde la liste que la maîtresse m'a envoyé,
car elle a tout noté), les êtres de pluie, la citrouille maléfique,
le gnome, les lutins bien sûr, et la fée. A un moment un garçon
qui n'a pas beaucoup parlé dit : un fantôme de petite fille.

Je tremble.
Mais oui bien sûr que la forêt abrite un fantôme de petite fille,
et tant d'autres êtres merveilleux. En manque d'amour.
Et les fantômes ne sont ni plus ni moins effrayants que les arbres
qui parlent, qui parlent silencieusement en un colloque indéfini,
que les biches tranquilles, que les sangliers ravageurs,
que lest trolls embêtants, que la fée désœuvrée, que les lutins
saoûlants, que les elfes malicieux et que le cerf invisible,
aux grands bois accrochés dans les filets des chasseurs.
Et que nous-mêmes amoureux et destructeurs de la forêt.

JOUR 16

Épuisé par l'insomnie, je marche dans la nature.
La forêt est tout autour. Au milieu d'un champ, un oiseau.
Je le prends pour une bête, un rongeur, un cervidé, un lapin.
Je monte vers le col de Lessy. Des voitures me dépassent.
Il y a pas mal de papiers par terre, un masque qui traîne, des canettes.
Au loin, la forêt, les frondaisons. Je m'assieds sur un banc là
où un chemin monte vers la forêt. Le Christ en croix m'accompagne.
Il est dressé, hagard, efflanqué, dans la nuit. C'est le jour.
La nuit n'est pas passée. Il est debout, anguleux, piquant, désespéré,
solitaire, comme dans les tableaux de Friedrich. Quelques fleurs
en plastique posées à ses pieds. Des vaches viennent me voir.
Elles sont dans le champ juste en face. Toutes blanches,
des vaches ou des veaux, je ne sais pas. Des promeneurs apparaissent.
Ils empruntent le chemin, celui qui monte vers les arbres.
Un jeune homme détache son chien. C'est dimanche.
La forêt, la nature, les chemins sont sillonnés de gens.
Je ne sais jamais s'il faut dire bonjour – en ville, on ne dit jamais
bonjour mais en nature, dans les chemins,
on dit « bonjour » souvent, les groupes se saluent, mais là, je suis seul.
Je quitte le Christ en croix, je monte vers le col de Lessy.
Une petite pluie commence à tomber. Des chemins m'invitent
à monter dans la forêt. Je reste sur la route. Putain de pluie, de temps.
Épuisé par la nuit, je monte, je souffle, j'ai chaud.
Mon téléphone est éteint, c'est dimanche. « Bonjour », « Bonjour »,
ça m'amuse ces bonjours artificiels.
Se balader seul en forêt aussi est bizarre,
les gens sont en couple ou en famille. Ou avec leur chien.



Au col, je retrouve le chemin du premier jour, sur les belles pelouses
calcaires, tout est moins beau, moins magique,
c'est la seconde fois. Je piétine sur la voie romaine,
trépigne sur les petits cailloux, bien fichés en terre
depuis mille huit cents ans, en tous cas on peut l'imaginer.

Là-haut, la même vue, les coteaux de Moselle,
les autres villages, les lotissements. Et j'ai l'impression de voir plus
loin. Il me semble que la première fois, ce n'était pas aussi dégagé.

Je redescends par le coteau, sous les arbres.

En m'approchant du village, je retrouve cette forme de société
structurée, familles messines qui se baladent, enfants en bas âge,
amoureux randonneurs, seniors courageux.

J'arrive à l'église, et son cimetière où il se passe tant de choses
dans les histoires des enfants, dans leurs écrits d'atelier.

Je n'ai plus d'imaginaire.

Je n'arrive pas à penser l'église comme un personnage,
comme une dame avec son long cou, son horloge bleue comme
un collier, un pendentif, et ses yeux qui voient tout,
ses oreilles curieuses, ses murs bavards.

Je ne me dis pas qu'elle a entendu les gens pleurer,
lors des enterrements, ni souri aux baisers échangés devant l'autel,
maladroitement, le jour du mariage de gens du coin,
le grand jour d'Isabelle et Quentin, réunis devant leurs parents
et amis, pour s'embrasser sous la nef.

Je ne pense pas qu'elle a tout vu quand ce crime atroce a été commis, comme dans le texte d'un enfant de l'école, ni que le meurtrier, c'est moi – toujours dans ce texte, dans cette histoire de quelques mots, si inspirée. « Les enfants sont les plus grands poètes du monde », dit Fabienne.

Et c'est vrai.

Je redescends tranquillement vers chez moi, au bas du village.

Je passe par les chemins entre les maisons, les jardins, les propriétés.

Epuisé par l'insomnie, je me laisse glisser.

Je descendrai, descendrai, et descendrai toujours...

Plus tard, je fais du vélo le long de la Moselle.

Là aussi, il y a des arbres. Secrets. Ou était-ce un autre jour ?

Ce n'est pas ce jour-là.

Ce soir, je prends le bus et vais voir un film au cinéma.

La nuit adoucit tout. Metz s'illumine doucement, avec leur super éclairage, qui transfigure la ville.

Je retourne en ville, je quitte les forêts et renoue avec ma vie urbaine, le cinéma le dimanche soir. Je suis seul dans le cinéma, pour l'instant.

Des réalisateurs parisiens viendront ici, bientôt, présenter leur film d'auteur, les affiches l'annoncent. Je bois un thé en attendant la séance.

La nuit adoucit tout, Metz se vide doucement, seuls traînent quelques zonards. Une femme en robe rouge marche dans une rue ancienne, c'est une très belle image.

Bientôt la journée sera finie, la semaine aussi.

Enfin.



Autour de la maison, quand je rentre, les arbres sont noirs.
La nuit est silencieuse, d'un silence profond,
on dirait de conte, sauf quand l'autoroute mugit au loin,
que le vent apporte son murmure.
Pas de bruits d'oiseaux.
Une forêt bienheureuse, douceuse, protectrice.
J'ouvre la fenêtre pour sentir l'air de la nuit,
pour le laisser refroidir la chambre.
Pas un bruit, jamais.
Un matin, un conflit d'oiseaux, des cris inconnus,
ni mouette, ni corneille, ni pigeon parisien.
C'était vers cinq heures, puis le silence encore.
La nuit est enfin là, profonde, pour toujours, pour longtemps.
Je dors tout de suite.

JOUR 19

C'est un bus qu'il faut prendre, qui part vers les cités, de l'autre côté de Metz. Il traverse la ville, il prend son temps, il sinue entre les pavillons. Il s'arrache à la ville, il parvient route de Bouzonville – la route qui file tout droit, à travers la campagne, vers l'Allemagne, la route que nous prenions, avant, pour aller voir mes grands-parents. C'est ici, justement, que la forêt des origines a déposé ses traces, sa matière, ses noms.

Les archives départementales sont un bâtiment isolé, on pourrait dire « moche », brutal, austère, il faudrait le qualifier, une sorte de prison, une prison pour les noms, les actes de naissance, une prison pour ceux qui cherchent, inlassablement, une trace de leur famille, une enceinte rêvée pour les chercheurs qui compulsent des actes, tournent les pages des registres paroissiaux, ou communaux, qui feuilletent les actes de mariage et les gros livres commune par commune, où sont rassemblés, comme dans un cimetière, tous les morts de la commune, avec les noms familiaux, ceux qui se répètent, qui reviennent, de famille en famille, c'est toujours le même patronyme sur des pages et des pages, les gens se mariaient entre eux, on ne dépassait pas les limites du village – ou si peu.

L'homme qui m'accueille est un généalogiste amateur, il surgit parmi les petites vieilles penchées sur leurs cahiers. Au milieu de la salle, une jeune femme prend des photos avec son portable, page après page, je ne sais pas si elle fait une recherche privée ou si c'est pour le travail.



L'homme âgé m'explique le fonctionnement de ces archives départementales, bien sûr il y a aussi des noms qui viennent d'Allemagne, ou de Meurthe-et-Moselle, le Luxembourg c'est plus difficile. Et tandis qu'il me parle je n'écoute plus.

Je n'entends plus que son accent. C'est un accent doux, légèrement chantant, qui n'est pas l'accent allemand, ni alsacien.

C'est plus mouillé, moins rude, c'est une berceuse.

C'est l'accent des gens que fréquentaient mes grands-parents, c'est peut-être la voix de mon grand-père, c'est leurs frères et sœurs oubliés, ceux des villages de Moselle, ceux qui furent Allemands, ou Luxembourgeois, ceux qui parlaient le platt, cette langue dont j'ignorais l'existence il y a peu – cette langue de mes grands-parents.

L'homme m'explique tranquillement le fonctionnement des archives, pour adhérer à l'association il faut payer une cotisation, en plus le préfet est très tatillon, nous ne pouvons pas être plus de douze dans la salle, ils ont compté, c'est quatre mètres carrés par personne – oui bien sûr, bien sûr.

Et plus l'homme parle, plus son masque descend sur son visage, ça m'est égal, c'est tout un monde qui revient, avec la langue, l'accent.

Ici vous pouvez consulter village par village, les familles sont reconstituées, c'est assez facile vous savez de reconstituer son arbre généalogique, tout a été dépouillé et compilé.

Oui bien sûr, bien sûr – c'est un accent gentil, humble, modeste, une voix qui n'écrase pas. Ou qui chante de loin.

C'est l'accent du pays de la Nied, en tous cas il me plaît de l'imaginer, puisque j'ai retrouvé sur les cartes ce nom : la Nied, oui bien sûr, c'est cette rivière qui passait là-bas, à Bouzonville.

Chez mes grands-parents. L'homme parle et parle, je n'ai pas bu de café, je suis au bord de l'étourdissement, il n'y a plus de machine à café aux archives du 57 depuis la pandémie. Pas grave, je ne vais pas rester longtemps, merci Monsieur, super votre revue de généalogistes.

Je n'arrive pas à retrouver davantage, à ressentir plus loin, cet accent qui vient de loin. L'homme s'arrête de parler.

C'est une petite musique oubliée, un accent mélodieux, qui voudrait se faire oublier, ce n'est pas l'accent basque, toulousain, marseillais – oh non bien sûr, ici la culture est discrète, on n'est pas chauvin. Petit accent mosellan. J'ouvre les livres un peu au hasard, je vais de villages en villages, Filstroff, Lausntroff, Mettlach (Allemagne), Apach (France à nouveau), pays des trois frontières. Mais lesquelles ?

C'est le pays sans frontières, le pays où tout est mélangé, avec toutes ces annexions aussi. Et cette langue qui se ressemble un peu de part et d'autre, d'un pays à l'autre. Je feuillette les livres, il y a mon nom et les noms germaniques, de plus en plus, une forêt allemande qu'on remonte sans fin, qui s'épaissit de plus en plus – de ce côté là au moins – de génération en génération.

Il y a mon nom et il y a les Tritz, les Mohr, les Schatz, les Jungblut, les Hahn, les Kuhn et les Leidisch. Quelle passion faut-il pour consacrer sa vie à ça, pour passer des heures penchées sur ces livres, sur ces noms, sur la forêt des ces noms. Ces chiffres, ces années perdues.

Ces mariages arrangés, vite consommés.

Ces enfants morts si jeunes, ces vies de misère, ces métiers que l'on perçoit : cordonnier, journalier, mineur, servante, cultivatrice. Ackerer, Schuhmacher, Fabrikarbeiter, en allemand : paysan, cordonnier, ouvrier.



Et toujours sept ou huit enfants, à chaque fois.
Quelques générations, à peine, qui nous séparent de ces gens.
Les noms dansent, les chiffres tournent,
les livres s'accumulent comme autant de villages éparpillés
(quel beau travail de la part de ces passionnés, de ces fous de généalogie).

Je m'en vais.

Adieu.

Merci, Madame.

L'homme est reparti, avec son accent si joli.
Et moi je redescends à Metz, je laisse ce tombeau flétrir doucement,
ces livres dormir avec leurs milliers, leur million de noms.
Pourquoi tant penser au passé, quand on n'est pas capable
d'inventer l'avenir ?

Pourquoi construire cet arbre dont les branches montent jusqu'au
ciel, doublent à chaque génération, si bien qu'on n'est plus capable
de le dessiner sur la feuille qu'on a pourtant choisie grande ?
Dans l'arbre généalogique, les racines sont des branches, terre et ciel
sont à la même place, ce qui plonge si profondément en nous,
dans le temps, comme les échasses proustiennes à la fin de la
Recherche, s'élève indéfiniment vers les cieux, au-delà de la feuille
pour dessiner cet arbre généalogique. C'est l'arbre qui cache la forêt,
oui vraiment, et tout finit par se mélanger.

Être de nulle part, ou de quelque part, quelle importance.
La généalogie, précise, détaillée, nommée, est davantage
dans un accent qui nous charme, une note perdue, si faible,
une mélodie lointaine, et dans la vision d'une route qui file
vers l'Allemagne. On ne sait pas pourquoi, mais on la reconnaît,
cette route. Pourtant, on était si petit.

Et c'était si peu de fois.

JOUR 21

Nous retournons dans la forêt. Aurélien nous guide. Aurélien travaille à l'ONF, il a une jolie veste verte, ça fait un peu contrôleur du métro, on voit tout de suite que c'est un agent officiel (« assermenté », dit-il), mais la couleur se perd, le vert ONF se perd, dit-il, c'est comme la nature, tout se perd, les feuilles tombent et les arbres meurent, l'écorce part en squames, le tronc penche et chute, le sol est ravagé, les humains font des dégâts, le climat se réchauffe, et la forêt se perd, la forêt diminue en France alors qu'avant elle augmentait. Même si, bien longtemps avant, au temps de la préhistoire, ou du début de l'Histoire, elle recouvrait la majeure partie du territoire. Il y a quelques années, la déprise agricole faisait augmenter la forêt. Depuis, le périurbain la grignote. Ainsi que l'agriculture extensive. Le vert ONF se perd, la jolie veste d'Aurélien arbore un cor de chasse sur l'épaulette, je suis moi-même en kaki, nous sommes assortis, camouflage.

Nous marchons, Aurélien nous guide, on improvise un atelier d'écriture dans les sous-bois, Aurélien a tant de choses à dire, ou plutôt, nous, nous avons tant de questions à lui poser.



Comment s'appelle cet arbre ?

Quels animaux vivent dans les bois ?

Est-ce que les érables ne sont pas invasifs ?

Est-ce que ce pin vient d'Autriche ou du Maghreb ?

Quels sont les bois les plus précieux ?

A quelle saison la forêt est-elle la plus bruyante ?

Les sangliers sont-ils en augmentation ?

La nuit, est-ce qu'il y a des gens dans la forêt ?

Vous faites quoi quand vous marchez tout seul dans la forêt ?

Souffrez-vous de solitude ?

J'ai lu quelque part qu'à l'ONF, on se suicide beaucoup.

Aurélien confirme.

Mais il dit aussi : « Cette solitude, on la recherche. »

Un peu comme moi, quoi.

Un peu comme l'écrivain.

Nous marchons, le vert de l'ONF se perd, mais Aurélien est là, nous avons un véritable agent de l'ONF pour nous guider dans la forêt. Je n'en avais jamais rencontré. Nous sommes des seniors, des étudiants, des écrivains, nous parlons, écoutons et griffonnons des notes. Nous imaginons la forêt en danger, les dialogues de bêtes, ou les colloques des arbres, « même si ça, c'est de l'anthropomorphisme », corrige Aurélien.

La futaie est haute. Au pied d'un arbre, l'écorce est tombée comme des pans de métal rouillé, amoncelés, courbes, rouges, sombres comme le métal d'une sculpture de Richard Serra. L'arbre meurt, lentement. Mais il est encore vivant.

C'est un mort-vivant.

Les arbres meurent doucement.

Aurélien connaît toutes les maladies des arbres, les ormes ont été décimés et les épicéas dépérissent en plaine. Certains arbres peuvent vivre mille ans. Le chêne est le roi des forêts, ne serait-ce que pour sa symbolique. On peut tout faire avec son bois. L'if est super aussi, lui aussi il vit très vieux. Le hêtre est un jeunot, son tronc lisse est reconnaissable, le frêne colonise la forêt aussi, ou plutôt le sycamore. Je mélange tout ce vert, tous ces troncs, ces lignes et ces trouées de lumière, ce pointillisme forestier, comme dans un tableau d'Henri Edmond Cross, chatoyant, changeant. La pluie se met à tomber et les arbres nous protègent.



Aurélien me fait toucher la feuille de l'orme – il en reste, par ici.
Duveteuse, comme c'est étrange. Pour Aurélien, la forêt est un livre
ouvert. Je rêve à tout ce qu'il voit. Que je ne vois pas.
Je suis juste en forêt. Et lui, il comprend tout. Quand l'arbre est jeune,
on peut facilement le confondre. Il suffit de regarder la feuille !
On comprend tout de suite. Enfin, pas moi. Je n'ai pas reconnu
le jeune marronnier à la feuille si caractéristique.
On en voit peu, de jeunes marronniers, c'est pour ça.

La marche en forêt sur de grands chemins plats. Le plaisir.

A quoi peut penser Aurélien quand il marche seul en forêt ?

Il a droit de vie et de mort sur les arbres.

Il martèle ceux qui doivent tomber, qu'il faut couper.

Autrefois, il avait un petit marteau. Aujourd'hui, c'est à la peinture.

Soudain, nous croisons trois jeunes gens. L'un a fait tomber
un mouchoir en papier par terre. Aurélien le reprend vertement.
Soudain, c'est l'agent de police que je vois. Ce n'est plus l'aimable
guide agreste. Le jeune gars proteste. – Mais c'est recyclable,
c'est biodégradable ! Puisque ça vient des arbres, tout ça.
Le papier, la pâte à papier. Mais la tache blanche dans l'herbe,
c'est vraiment moche. Aurélien ne lâche pas.

Le garçon maugrée, puis ramasse.
Soudain je vois le ranger, les terribles agents forestiers américains
qui vous verbalisent si vous arrachez le moindre brin d'herbe.

Et la marche reprend, tranquille.

Pourquoi cette vocation ? Qu'est-ce qui attire ces hommes, ces femmes, à l'ONF ? Qu'est-ce qui les pousse vers la forêt ? Ce monde les aime, les arbres les appellent.

Et nous posons des questions. Nous sommes nous aussi aimés. Il nous semble que la forêt est le dernier refuge de notre monde qui s'effondre.

Comment vous faites avec les VTT ?

Et avec les chasseurs ?

Et avec les militaires ?

Pourquoi il n'y a pas de champignons, par ici ?

C'est vrai que les renards transmettent des maladies ?

Qu'est-ce qui est poison, dans la forêt ?

Est-ce que la forêt, ça fait du bruit ?

Aurélien n'a pas le temps, Aurélien ne peut pas répondre à toutes les questions, il est submergé par les questions qui montent.

Aurélien vit quelque part, au milieu de son triage, dans une maison forestière.

Le triage est son territoire de forêts, les forêts qu'il arpente, inlassablement.

Et la maison forestière se situe dans la forêt, à l'orée. Elles sont rachetées par des bobos, maintenant.



Le lexique est riche, j'en oublie les noms. J'aurais dû noter.
Je fais toujours confiance à ma mémoire. Je garde ce qui revient.

Pour une fois que je ne fais pas de journalisme.

J'entends encore ses mots. Ça va revenir. Mais ils sont trop complexes. Non, ça ne revient pas. J'oublie la maladie de l'orme, qui avait pourtant un nom très joli. Et ces mots pour dire la terre,

la croissance lente de l'arbre, les jeunes pousses,

l'humus, la matière, la couche terrestre,

le velours de nos pas sur la mousse enchantresse.

Il a tout dit. Et j'ai tout oublié. Enfin, presque.

Je n'ai pas oublié ceci.

Pris par la forêt, envoûté, sitôt que je marche en elle, j'imagine Aurélien dont c'est le travail. Tous les jours, tous les soirs, toutes les aubes à faire des relevés, à marquer les arbres à tomber.

A marcher seul, croiser des promeneurs, saluer, informer ou corriger, les recadrer. Je pense à son travail

qui doit bien l'obséder, à la forêt qui doit être vivante dans ses songes. Et l'enfermer petit à petit, des arbres doivent

pousser dans sa tête, une jungle enfermer toutes les pensées, obscurcir la clarté du monde, noyer la conscience. Devenir arbre.

Etre soi, l'arbre.

Ou entendre les arbres nous parler.

Même si c'est de l'anthropomorphisme.

Ou un pur délire.

La forêt, c'est très concret. Et c'est fou, aussi.

Mais comment vivre en elle, travailler avec elle sans être débordé ?

- Aurélien, il doit bien y avoir des agents de l'ONF qui ont écrit des livres, non ? Qui ont fait des romans ou des essais, des témoignages pour raconter cette vie si particulière, ce rapport amoureux ou critique avec le monde, avec la forêt vigie ? Aurélien, c'est tellement inspirant, tellement à la mode, je suis sûr que vous écrivez, vous ou un autre, une autre de vos collègues ?

- Oh non, on n'a pas le temps.

L'écriture est aussi une question de temps.

Et la forêt, il ne faut pas trop la délirer. C'est très concret.

Et pourtant...

JOUR 24

Je marche dans la ville. Pleine de promeneurs, pleine de couleurs, pleine de fureur. La ville est douce. Devant la cathédrale, l'application pour découvrir les vitraux et leur histoire ne fonctionne pas.

Une grande banderole « Je suis enseignant » a été déployée sur la façade de la mairie. La place d'Armes est vide et la statue du général

Fabert triomphe tout au bout, seul, devant l'office du tourisme.

La ville est plus jaune que jamais, avec sa pierre de Jaumont.

Lundi, beaucoup de magasins sont fermés. La rue Taison est vide. Je crois que les librairies sont fermées. Je marche un peu au hasard.

Je m'arrête dans un salon de thé avec vue sur la place Saint-Jacques.

Le lavage des mains au gel hydro-alcoolique n'est pas obligatoire.

Mon amie Aïda a eu les mains ravagées à cause de ce gel qui détruit le film protecteur de la pulpe des doigts. Elle a été opérée en urgence.

Elle a témoigné sur facebook et a eu plus de 100 likes, j'ai vu pendant des jours son post avec ses doigts abîmés. J'essaie de parler fort

sous le masque, mais on me fait répéter. On sourit avec les yeux,

exagérément. Je monte à l'étage, dans la petite salle,

avec vue sur la place. J'entends des gémissements. Je comprends

que c'est la personne sourde-muette qui parle avec les mains

mais pousse aussi de petits cris. Immédiatement, j'ai envie de partir.

J'essaie d'avoir de la compassion ou plutôt, de la compréhension.

J'essaie d'intégrer l'autre dans sa différence, d'être correct.

Les gémissements ne cessent pas, de petits cris comme de souffrance, alors que pas du tout. Je bois mon café et je m'en vais.

Le jeune couple à côté de la personne sourde-muette bruyante

n'a pas l'air dérangé. C'est vrai, ces gémissements ne sont pas

plus bruyants qu'une conversation désagréable.

Nous ne sommes pas préparés au monstrueux, au bizarre.

Je file. La ville noircit. L'heure d'hiver est là. Je connais le réseau de ruelles, je me perds encore. Apparemment on peut descendre vers la Moselle en prenant cette rue. Ce soir, je ne pourrai pas aller au cinéma, je raterais le bus de nuit. Je vais aller à la FNAC, regarder les livres neufs, mourir dans cette lumière violente, dans ces couleurs brillantes.

L'accès est bloqué, il faut passer par le parking, question de cheminements, de sécurité. La ville COVID et ses obstacles. Je trouve le bon chemin.

Je zappe le gel. Je remonte mon masque. « Bonjour » (sous le masque).

Sourire (avec les yeux). Ici, c'est Paris. C'est la même FNAC partout, la même lumière, les mêmes arrangements.

Je ressors, il faut nuit. C'est déjà la ville de nuit.

Je remonte le temps, je remonte le passé.

C'est la ville au crépuscule.

Pas encore nuit tout à fait.

Je marche et marche par les rues. Je creuse les mots, les pensées, le vide, l'ennui, je répète tout ce que je fais, j'ai déjà marché dix fois dans ces rues.

L'ombre de mes amis me poursuit, m'accompagne gentiment.

Je passe devant le café où on s'est retrouvés samedi midi,

j'entends encore leurs rires à la nuit tombée, samedi soir, un peu d'alcool et le bus de nuit. Les amis parisiens se sont envolés. Ils ont vite repris le TGV, sont repartis vers leur ville haïe, dont ils ne pourraient se passer.

Paris, dont l'ombre vide s'étend comme un fantôme.

Comment la retrouverai-je ?

Je l'ai quittée.

Rupture.

Pour me cacher ici, à l'orée de la forêt.

Je suis parti comme un voleur, un déserteur. La ville souffre,
Paris humilié, Paris martyrisé, etc. – mais pas encore Paris libéré.
Je demande des nouvelles du front. Les gens vivent tout en accéléré.

Ils boivent des coups à 18h00, vont au spectacle à 19h00,
puis ils règlent, ils applaudissent et rentrent chez eux en courant.

Ici, c'est tous les jours le couvre-feu.

Je n'arrive pas à ressentir le couvre-feu tel que je l'ai imaginé,
en temps de guerre. C'est la version light du confinement.
Après tout, avec les plateformes, il ne fait jamais nuit. Rentré au gîte,
j'essaie de regarder Dix pour Cent avec le wifi pourri.

Mais revenons à Metz, revenons à la ville, revenons au noms
des rues : la rue du Faisan, la rue de la Paix, la rue aux Ours.

J'aime cette ville, familière.

Il y fait nuit de plus en plus tôt.

Mais nous essayons dans la lumière crue de vivre.

Ça y est la nuit est tombée, je suis ressorti de la FNAC et me suis arrêté
chez Paul. Les mêmes enseignes partout. Le code des toilettes est
2468 dièse. Il faut parler fort et glisser la monnaie sous le plexiglas.

C'est sans charme, mais pratique. Je n'arrête pas de manger,
la pâtisserie est partout, la charcuterie aussi. Je ne suis pas assez
proche pour entendre les conversations des gens du café,
mais je perçois leur identité. Femme avec son ami gay.

Homme arabe avec grosse femme blonde. Quinquagénaire solitaire.

Enfants adorables (à qui sont-ils ?) qui demandaient le code
des toilettes au vendeur (« Monsieur... » « Monsieur. » « Monsieur ! »)
en élevant à peine la voix à chaque reprise. Il a fini par les entendre.

Il y aurait tant à voir, à dire, et rien en même temps.

Arrêts de bus, place de la République.

Les jeunes gens masqués, bonnetés, ont l'air de filous,
on dirait qu'ils vont attaquer la diligence, minces, en noir.

Ils repartent vers d'autres cités, de l'autre côté de Metz.

Sur ma ligne, la 5, c'est toujours calme.

On remonte la Moselle qui n'est pas un fleuve.

On retourne vers Scy-Chazelles.

Ici aussi, la nuit est tombée. Totalement noire. La forêt est derrière.

L'ambiance est jolie, résidentielle. La rue en pente douce me ramène
chez moi. Je suis comme enfermé dans ce tombeau, dans cette maison vide.

J'ai l'impression d'être au fond de la pyramide. Mais je suis vivant. Protégé.

Le silence est assourdissant, je comprends enfin le sens de cette expression.

Puisque les propriétaires sont partis, il n'y a que moi.

Tel Firs, le vieux serviteur oublié dans la villa, à la fin de La Cerisaie.

Et le silence est fou.

Magnifique.

Somptueux.



Seul les bruits de radiateurs. Rien d'autre.
Ce n'est pas une vieille maison, les meubles ne craquent pas.
Il n'y a que la nuit, pas d'animaux bruyants, pas de brame,
pas d'abolements, pas de coassements.
C'est un silence incroyable, velouté, onctueux, enveloppant,
un silence d'une immense sérénité.
Je sens le bloc de pierre au-dessus de moi,
le couvercle protecteur, ma grotte.
Absolument aucun mouvement.
Peut-être au loin le tic tac de la pendule.
Par contraste, les bruits parisiens familiers me paraissent
insupportables. Me paraîtraient insupportables.
Quand je les retrouverai.

Silence.
On aurait beau écouter, on n'entendrait rien.
Et c'est ça qui est beau, étonnant, comme une nuit d'été,
dans le calme absolu (la nuit d'été est peuplée de bruits, ici,
question de vent, on n'entend plus l'autoroute,
et il y a moins de voitures la nuit).
Alors rien.
Le zéro.
L'absence.
La nuit noire du sommeil.
Le silence intact qui me fait éprouver encore plus encore
la puissance de la maison.
Que je connais bien, maintenant.
Qui est mon amie.

Je referme le livre que je viens de finir et j'éteins.

JOUR 25

Nous courons. Nous courons avec Yannick. Nous montons par les coteaux.
Nous joggons entre les maisons, entre les propriétés. C'est difficile.
Je souffle. La chienne de Yannick est en avant. Dalhia, comme Dalhia noire.
Toute belle. Vive. Jeune encore. Détachée. En avant, en arrière,
quand je traîne elle m'attend. Je souffle, je souffle. On s'élève peu à peu.
On quitte la nationale. On monte dans la beauté.
Dans les couleurs de l'automne.
C'est les dernières maisons.
La vigne, les champs apparaissent.
Le mont Saint-Quentin.
Hop, hop, hop, à petites foulées.
On entre dans le bois, sous les arbres, on monte encore.
Yannick arrive à parler en courant. Pas moi. Il est devant.
On marche parfois. Yannick parle encore.
Nous arriverons bientôt tout en haut, très loin, plus loin, près des forts.
Les forts apparaissent, avec leurs ravins, leurs interdictions de pénétrer.
Sous peine d'amende, de risque de mort. Les anciens ne venaient jamais
par là. Les anciens de montaient jamais au Saint-Quentin.
C'était militaire, dit Yannick. Toute la montagne était militaire,
creusée, trouée, lacérée, cimentée, aménagée depuis des générations.
Il fallait se protéger, d'un côté comme de l'autre.
Et ces vulnérables forts apparaissent, ces impressionnants remparts.
« Les enfants doivent être tenus par la main », indique le panneau.
Il y a des trous, dit Yannick.



Des mines ?
Non, pas vraiment, surtout des trous, et le risque de chutes de pierre.
Et celui d'une mauvaise rencontre.
- Au Saint-Quentin, le risque d'une mauvaise rencontre
est le plus grand le dimanche matin, tôt.
On viendrait ici pour s'alcooliser, se droguer.
Les forts du Saint-Quentin sont un terrain de jeu,
un rêve pour les Urbex, les explorateurs des décombres.
On a envie d'entrer dans ces tunnels,
de marcher dans ces constructions abandonnées,
dans ces artères sous la montagne.
On a envie d'explorer avec une lampe torche,
de faire la fête dans les catacombes. Yannick n'y est jamais entré.
Un reste de voie ferrée témoigne de l'inconscience des hommes,
de leur immense espoir. Construire des forts dans la montagne,
établir une voie ferrée pour acheminer les vivres, les munitions.
Dans l'herbe, entre la pierre, les rails avancent.
On se remet à courir.

On monte, jusqu'à l'émetteur.
Ce que tout le monde voit, de partout, dit Yannick.
La tour de télévision, ou de radio,
le grand émetteur du Saint-Quentin.
Ce qu'on voit de partout.
Même moi, je l'ai vu.
Il est énorme.

Il faut courir encore, il y a un endroit où la vue sur Metz est belle.
Et alors on verra toute la ville, enfin.
Parfois, on voit la banlieue, la voile blanche de Pompidou.
Mais pas vraiment la ville.

On entre dans la forêt, là où elle est la plus belle, on quitte les taillis,
les sous-bois, les épineux, pour marcher sous les arbres hauts,
pour courir sur le chemin des Amoureux.

On court en montant, je souffle, c'est le dernier faux plat.
La pluie arrive.
Des familles se promènent, bien que nous soyons en semaine,
c'est les vacances, on promène les enfants.
Et nous, on attache la chienne.

Je cours, c'est un parcours de santé abandonné, quelques agrès en bois.
Je cours, je suis Yannick, il a la gentillesse d'attendre, de courir dans l'autre
sens, pour ne pas perdre le rythme, se mettre derrière moi puis dépasser
à nouveau, la chienne est désorientée. Tellement heureuse de courir.



On atteint presque le but.
On est sur un petit rehaut.
Ça descend sec, c'est ouvert, tout est ouvert.
 Au loin, la ville.
Metz comme un rêve, une ville abandonnée,
 à conquérir, vue au fond de la plaine.
 Et soudain, elle apparaît.
Cachée parmi les brun des toits, le vert du terrain.
Eclipsée par les tours au loin qu'on voit en premier, celles de Borny
 ou de Woippy, les vraies cités.
 Elle traverse le chaos.
Elle est là, allongée, tranquille, depuis huit cent ans.
 La cathédrale Saint-Etienne.

On repart tranquillement.
 On ne court plus.
 On redescend au village.
Même la chienne est fatiguée, calmée.
 La nuit arrive vite.

JOUR 30

En montant par les chemins de Scy-Chazelles, on serpente entre les murs,
on marche tranquillement, on a tout le temps, c'est le confinement.

Le second.

On ne sait plus si on est dehors ou dedans.

Si l'on travaille ou si l'on se confine,

s'il faut rester chez soi ou faire 10 000 pas par jour.

Il n'y a personne.

Dans le lotissement, les gens font des balades de confinement.

On les reconnaît à ce rythme résolu, on a une heure,

on sort, parce qu'il faut bien sortir.

Toute joie s'est envolée.

Le silence retombe sur l'avenue de la Liberté.

Une rare voiture, et encore...

Une ville morte.

Le beau chêne a perdu ses feuilles, comme un crâne déplumé,
il lui reste encore quelques beautés.

Le rouge de l'érable, au sol.

Le jaune du gingko, et ses petites feuilles en éventail.

Le vent souffle, bientôt il fera tomber tout le reste,

il abattra les arbres, les murs.

Il nous abattra.



Je monte à travers les jardins, par les chemins de Scy-Chazelles.
Je longe la clinique qui traite les problèmes d'obésité, ou de
dénutrition. J'imagine les gros et les maigres, dans cet établissement.
C'est comme si on mettait les alcooliques et les abstinentes ensemble,
les dépensiers et les avarés, les bavards et les mutiques.
Je passe devant la maison de Robert Schuman, fermée maintenant.
Je dépasse les pères de l'Europe, figés dans le fer.
Non, je ne passe pas par là.
Mais je monte, je monte, j'atteins.
Le village.
Et ses jolies petites rues. Je passe devant la mairie.
J'arrive au centre du village. On croise quelques ombres, rares
passants, attestation dans la poche. Le ciel est gris, de lourds nuages
balaient la Lorraine, l'humidité est constante.
Au loin, comme un charme, la rumeur de la ville,
le bruit de l'autoroute.
Je vais à l'esplanade.
Je regarde le monde, les coteaux au loin,
les beaux gros filaments de pluie.
On ne peut plus aller, bouger, partir.
Soudain, ces collines me semblent loin, piquetées d'éoliennes.
Soudain, je ne peux plus me projeter. Je ne vois pas la ligne bleue
des Vosges (que l'on voit, paraît-il, par temps clair). Je ne vois pas
l'Allemagne, ni le Luxembourg. Ni l'Alsace. Je n'irai nulle part.
Je resterai à Scy-Chazelles, dans la bulle kilométrique.
Depuis l'esplanade, le belvédère, on voit la Lorraine.
Personne aujourd'hui sous les beaux arbres,
devant cette vue panoramique.
Je ne peux plus partir.
Je ne suis plus libre.
Je peux juste rentrer chez moi.

Malgré la solitude, le mauvais temps, cette vue me fait du bien.
Malgré le confinement –ou peut-être à cause de lui – regarder loin apaise.
La connexion neuronale se fait. C'est ce qu'on ressent quand on quitte Paris,
quand on arrive à la campagne, qu'on monte sur une colline.
Cette sensation fait du bien. Et particulièrement aujourd'hui. Ici.
Je reste quelque temps à regarder les nuages,
je distingue un château d'eau, des maisons basses,
à gauche la voile blanche de Pompidou, et la cathédrale noyée.
L'esprit se remplit du vaste.
C'est le vaste monde in-visitable, qui s'est reculé. C'est le monde comme
autrefois, au temps des chemins de la Préhistoire comme disait Duras.
Aller là-bas, une expédition.
Les trains, les avions sont abolis. Les voitures aussi.
Je sors mon téléphone et photographie. Pour me rappeler.
Mais je me rappelle quand même.
Je la connais, cette vue.
C'est le fleuron de Scy-Chazelles.
Une vue mythique, dit Carole.
Sous les beaux marronniers.

On ne peut plus aller là-bas, on ne peut plus partir en weekend, sortir en
ville, aller en forêt (ou si peu, si vite, on ne peut plus aller dans les autres
forêts, juste l'approcher, ici, la toucher du bout du doigt, du bout des yeux).
On doit sillonner les chemins de la commune, entre les murs des propriétés.
Inventer sur maps de subtiles variations, débusquer un raccourci,
tenter ce passage. S'approcher de cette belle villa remarquée
depuis la route, en bas.
Entre Moselle et forêt, la bulle se referme.
Le temps avance.



Les arbres perdent lentement leurs feuilles, il me semble
que la forêt est moins touffue, les branches apparaissent.
Le vert se fait plus rare. Les couleurs aussi, finalement.
C'est moins luxuriant, moins épais. On marche dans la couleur,
par terre. On pourrait s'amuser à shooter dans les feuilles.
La terre brune est glissante, grasse. Un chat passe à toute vitesse.
Le renard de l'autre jour a rejoint son terrier. Les troncs lisses luisent
de pluie. Un arbre au branchage fou est certainement un hêtre –
c'est ce que j'ai appris – il se déploie dans toutes les directions
tel Vishnou, ou Shiva, je ne sais pas. Le saule pleure doucement.
C'est le seul arbre devant cette maison, quelle tristesse.
L'allée de peupliers n'a pas encore été abattue malgré certains
projets dont j'ai entendu parler. Les marrons sont posés
bien tranquillement par terre. Les prunes pourries aussi.
Et les baies tentatrices me font de l'œil au bout des branchages.
Ça sent le sapin, mais oui, et c'est une bonne odeur, piquante –
je n'aime pas cette expression, de toute façon. Ça sent la terre,
la pluie. La forêt, pas trop. Je ne connais pas le nom des arbres.
Toujours pas. Après des jours, ici, au bord de la forêt,
j'ai toujours quelques mots. Un vocabulaire limité.
La haie de thuyas sent la pisser de chat. Et les roses déclinent.
La vigne vierge est de plus en plus rouge, lumineuse.
Et cette maison aux volets bleus, à qui appartient-elle ?
Il y a un truc avec les volets bleus,
un simulacre de bonheur, un cliché.
Mais on voudrait, pourtant, appartenir à cette famille.
Vivre dans cette jolie maison aux volets bleus.
Emmener ses enfants à l'école le matin, monter dans la grosse
voiture qui emmène au travail. Planter un arbre qu'on verra,
lentement, grossir et grandir, témoin de notre vie future.
Et passée. Irrémédiablement passée.





PARTIE II

Publics

Dialogues forestiers

Classe de M^{me} Karine Cerf
École primaire Paul Verlaine
Le Ban S^t Martin

Les arbres moqueurs

Il était une fois, trois arbres qui se parlaient
tout le temps de leurs amis, les arbres.

Un jour le framboisier discuta avec le hêtre :

« - *Ce que le sapin est piquant !*

- *Je suis d'accord avec toi.*

Puis le hêtre s'en alla dormir. Mais il ne revint plus.

- Les fruits du hêtre ressemblent à des bulles !

- *Oui et en plus elles éclatent !*

- *Et puis, ce sont des bulles qui piquent !*

- Ses branches sont maigres et se cassent.

- *En plus son tronc est gris et moche.*

- *De toute façon, il m'énerve !*

- *En plus, il est trop grand et il envahit tout l'espace.*

- *Et puis il est trop gros et il mange trop d'asticots.*

Soudain ils entendent un bruit et tout à coup :

- Non mais oh, ça va de parler sur moi comme ça quand je dors !

- *Et puis vous vous êtes vus, vous ?*

Toi, le framboisier, t'as même pas de framboise.

- *C'est parce que je suis sauvage, moi !!!*

- *Et toi, le sapin, on te décore pour Noël.*

- *Normal, tout le monde me trouve beau, pas comme toi !*

- *De toutes façons ses fruits ne sont pas bons !*

- *Oui, et, en plus, ils sont trop moches ! »*

Puis ils se retournent et se font la tête...

Quelques heures plus tard, les feuilles du hêtre tombent.

Les arbres se réconcilient et, depuis ce jour,

le hêtre ne perd plus ses feuilles.

Élisa Thisse, Maud Lecrivain et Güldereren Uzunlar

La forêt enchantée

Un écureuil cherchait des noisettes. Il rencontra un renard.

L'écureuil lui dit :

« - *Que fais-tu ici ?*

- *Je cherche à manger, et toi ?*

- *Moi aussi. Que manges-tu ?*

- *Je mange de la viande. »*

L'écureuil monta vite à l'arbre. Le renard essaya de le faire tomber.

L'écureuil sauta d'arbre en arbre, le renard le poursuivit toujours.

Le renard s'arrêta pour se reposer. Pendant ce temps, l'écureuil s'échappa.

Et puis le renard continua sa chasse et l'écureuil aussi.

Le renard retrouva un écureuil et ils jouèrent ensemble.

Mais il ne se rendit pas compte que c'était le même.

Finalement, ils firent la paix.

C'est alors qu'il découvrit que c'était celui du début.

Alors, il lui demanda de jouer chez lui.

- « *Si tu veux, je t'invite pour un voyage. »*

Le renard accepta. Ils partirent en voyage en Bretagne pendant 2 semaines.

Ils visitèrent plusieurs forêts et ils trouvèrent une forêt magnifique.

Ils cueillirent des champignons lumineux. Ils suivirent un papillon et le papillon

les amena au milieu de la forêt. Ils rencontrèrent un animal bizarre

avec plein de pics sur le dos. C'est alors que l'animal dit :

« - *Je suis un hérisson, je suis le roi de cette forêt enchantée.*

Le hérisson répondit : - Qu'est-ce que vous faites ici ?



- *On est parti pour visiter des forêts.*
- *Je peux vous aider ?* demande le hérisson
- *Oui, on veut bien.*
- *Si vous voulez, je vous ramène à ma réserve de nourriture, »*
dit le hérisson.
Trente minutes plus tard.
« - *Hum, c'était trop bon ! La viande était bonne, les noisettes aussi ».*
Soudain, la nuit, l'écureuil se réveilla car il entendit un bruit, il partit à la découverte du bruit. Pendant ce temps, le renard suivit sa trace.
Puis le renard retrouva l'écureuil, il lui dit :
« - *Qu'est-ce que tu fais ici ?*
- *J'ai entendu un bruit bizarre et je suis allé voir ce que c'était. »*
C'était un cerf qui essayait de faire tomber la nourriture de l'arbre.
Ils se sont regardés et ont dit :
« - *Ouf, ce n'était que ça ! » puis ils allèrent se recoucher.*
Une semaine plus tard, le matin,
lorsqu' ils prenaient le petit-déjeuner :
« - *Après le déjeuner, on peut aller faire une balade bien sûr. »*
Ils partirent visiter un château en forêt mais ce château était énorme et hanté. Le renard eut peur et l'écureuil voulut rentrer tout de suite.
L'écureuil ouvrit la porte et ils y allèrent quand même.
Ils rencontrèrent un fantôme et puis ils commencèrent à stresser.
Ils montèrent à l'étage, et entrèrent dans la pièce.
Il y avait une fille retournée, ils se rapprochèrent d'elle.
Le renard dit : « - *Qu'est que tu fais là ?*
- *Je m'ennuie et je veux jouer. »*
Ils descendirent. Une porte grinça, ils coururent.
Ouf ! ils étaient sortis.
Finalement le lendemain, ils rentrèrent chez eux, sains et saufs.

Mattéo Foret et Manon Abert

Le hérisson et le renard

« - *Bonjour monsieur le hérisson.*

- *Bonjour qu'est-ce qui vous amène ici ?*

- *Je me demandais pourquoi vous avez des piques.*

- *Et vous vous êtes bien orange !?*

Et en plus vous avez de petites pattes ! »

Soudain, un ours arrive (d'un coup) !

« - *AUSECOURS !!* Crient le renard et le hérisson.

Courons VITE COURONS !! Ils se cachent derrière un buisson.

- *Tu penses qu'il est parti ??*

L'ours surgit !!

- *AAAAHHHH !!*

- *Pourquoi vous disputez- vous bande de crapauds !!*

- *C ... c'est ... c'est lui qui a commencé !!* dit le hérisson

- *Ce ... ce n'est même pas vrai !! »* dit le renard.

A cet instant l'ours se transforme en sorcière !

Elle leur jette un sort !!

« - *ABRACADABRA !!* Vous redeviendrez amis dans 3 ! 2 ! 1 !

- *Qu'est-ce qu'il vient de se passer ?*

- *Je ne sais pas ! »*

Nejla Balic et Martin Braas



*Les murs ont la parole :
exploration des lieux*

Classe de Mme Anne Brunella
École primaire Bernard Rabas
Scy-Chazelles

L'église

Je suis grande, bleue et jaune,
je vois et j'entends, je sonne le temps.
Lors d'un mariage, je vois les mariés
et tous les gens invités. Je les vois jeter du riz.
Mais le mari a perdu les alliances,
alors il doit aller les chercher.
Puis voilà le gâteau, il est tout en chocolat.
J'entends de la musique et ça me donne envie de danser.
La mairie, ma voisine, me dit alors :
- *C'est pas fini tout ce vacarme !*
- *Mais c'est un mariage !*
- *Que ce soit un mariage ou pas, je veux faire la sieste.*
Alors chut !

Victoria Guerrée

La mairie

Le mur de la mairie et ses amis.

Je suis le mur de la mairie, j'écoute ce que dit le Maire.

Mr. le Maire annonce aux habitants les événements
qui se passeront plus tard.

Et il y a mes amis : Plat-fond, Toit et Parquet.

J'ai 500 ans et je viens de me rendre compte
que je deviens vieux, très vieux.

Romane Passon

L'école

Je suis dans une forêt calme et je suis l'école.

Je compte plein d'enfants, j'apprends aux enfants à bien
se tenir, à calculer, à écrire puis plein d'autres choses.

J'existe depuis très longtemps avant je n'étais pas
obligatoire donc il n'y avait pas beaucoup d'élèves.

Du coup les enfants ne savaient pas se tenir et leurs parents
se sont plaints. Le ministère de l'Éducation en avait assez
de toutes ces plaintes et finalement il me rendit obligatoire.

Gaétan Lorenzon



*Déambulation forestière
transgénérationnelle
sous la conduite de Julien Thèves
et de l'Office National des Forêts.*

Étudiants Université de Lorraine,
séniors de la commune
et Aurélien Carlier,
ingénieur forestier ONF

La forêt est un livre ouvert dans lequel
chacun peut écrire son histoire.
La forêt renferme des secrets et des souvenirs mélangés
à son doux parfums de sapin.
Chaque être qui entre dans la forêt
y laisse son empreinte, comme une empreinte
infinie de son passage.
Des histoires se croisent, se superposent
sans que jamais la forêt ne les laissent s'entrevoir.

*Lucie Nillesse, Tiffany Steinmetz, Quentin Malard,
Claire Marquis et Claudine Dupays.*

Le jeune renard.

C'est mon premier automne. Les feuilles jaunes, orange, rouges, marron, me font un cocon protecteur dans lequel je me fonds.

Ma fourrure rousse épouse les teintes de l'automne, et ma truffe noire se ravit de ces odeurs humides.

Pourtant mes compagnons les arbres sont eux aussi menacés ; il a fait très chaud cet été, certains de mes amis se sont asséchés, privés qu'ils étaient de l'eau qui leur est nécessaire.

Combien de temps vont-ils pouvoir m'offrir leur ramure bienveillante ?

Je me sens très seul, loin de ma mère, à la recherche d'une nourriture rare.

Désormais les chasseurs avec leurs fusils vont prendre possession de la forêt.

Vite, vite, il me faut trouver un abri ; je vais être à découvert, comment faire pour survivre ? L'hiver peut m'être fatal.

Je suis un nuisible, disent-ils.

Maud Storaye, Mélissa Mletzko, Laura Emond et Madeleine Neyhouser.



Le chant des oiseaux m'apporte de la plénitude dans ce paradis boisé.
Cependant, mon mal-être reste constant face à cette attaque.
Je tente de crier mais aucun son ne sort.
Mon écorce, ma peau se craque et finit par tomber
au pied de mon buste dans un doux fracas.
Comment pourrai-je rivaliser face
à ce dangereux prédateur qu'est le scolyte ?
N'entends-tu pas mes cris ?
Mon écorce se déforme, craque et s'émiette
sur le sol en un fatras lourd et rouillé
N'entends-tu pas mes pleurs ?
Mes feuilles desséchées crissent au-dessus de la canopée
Elles font résonner mon souffle déjà moribond
N'entends-tu pas mes plaintes ?
Mes branches crépitent et implorent le ciel de n'être pas sacrifié.

*Léa Goetzinger, Léa Fessecourt,
Éva Girard, Morgane Morance et Marie Darsu.*

Le calme régnait sur la forêt et la guerre était finie depuis des temps immémoriaux. Elle avait laissé derrière elle un vieux fort dont les pierres étaient désormais recouvertes de végétation.

Devant ce qui restait des remparts extérieurs, deux vieux marronniers, même après toutes ces années, montaient encore la garde.

Originellement ils avaient été plantés là pour dissiper la fumée des canons. Aujourd'hui ils n'étaient que deux vétérans mais à l'époque, ils avaient été des centaines à protéger la position des fortifications.

Rosa Heinis, Violette Moriceau, Isis Bermes et Claude Bouton



La forêt est un endroit tellement grand et vaste, mystérieux
et inconnu, que n'importe quel bruit nous effrayerait.
Il suffit de s'y retrouver seul pour tendre l'oreille comme si
notre vie en dépendait. Mais finalement, certains de ces bruits
sont tellement magnifiques et uniques qu'on ne peut s'en passer.
En effet, avez-vous déjà connu cette satisfaction d'écraser
sous vos pieds un nombre infini de branches ?
Ce craquement frôle nos oreilles et envahit nos pensées.
La nature peut tellement nous offrir,
qu'on ne sait comment gérer nos sens.
Un peu de pluie et le cliquetis de chaque goutte d'eau
s'introduit en nous, comme la mélodie d'une musique.
Une flaqué d'eau se forme et l'esprit enfantin qui demeure
en nous ne peut s'empêcher d'y sauter des deux pieds,
créant un son d'éclaboussure suivi d'éclats de rire.
Le vent qui siffle dans nos oreilles fait aussi vivre les arbres.
Leurs branches s'agitent et font tomber leur pelage,
qui se dépose au sol d'une douceur inexplicable.
Ces feuilles s'offrent au sol, comme se donnant une deuxième vie.
Le craquement de celles-ci sous notre poids peut affoler notre ouïe.

Maeva Maclair

Blaireau des bois de Moselle,
J'habite la forêt,
Et tous les jours, des gens je vois passer,
Du haut de leurs petites années,
Ils n'ont pas connu,
Comme tous ces grands arbres fiers,
La naissance des forts et la fin de la guerre.
Moi j'y trouve la paix.
Au vert du printemps je préfère,
Les couleurs de l'automne :
Toute une palette, d'ocre, de jaune, et d'orange, s'offre à moi.
Jamais,
Je ne me lasserai de ce décor fabuleux,
Viendrez-vous un jour m'y rejoindre ?

Solène Le Priol, Maude Dollet et Jean-Loup Mathieu



Cette nuit, il pleut.
J'aime beaucoup écouter les gouttes de pluie se fracasser
de feuille en feuille faisant un bruit semblable au « tic-tac »
d'une horloge, ça m'apaise d'une certaine façon.
Je marche à travers la forêt, les arbres forment un couloir
de plus en plus étroit, chacun d'entre eux
a une silhouette qui lui est propre.
Ces géants de bois semblent me faire une haie d'honneur,
je me sens intimidé.
Dans la nuit, les branches clairsemées de feuilles
ressemblent à des bras qui s'élèvent vers le ciel.
Peut-être prient-ils pour que la forêt demeure protégée ?
La nuit, la nature semble bien plus vivante,
chacun des brins d'herbe semble pourvu d'une conscience,
je suis presque gêné de les fouler.

*Morgane André, Inès Ceccarelli,
Justine Devauchelle,
Noé Berezowski et Chantal Montinet*





UNIVERSITÉ
DE LORRAINE

crem



Moselle
L'Europe d'aujourd'hui



Scy-Chazelles



MAISONS
ILLUSTRES



LABEL DU
PATRIMOINE EUROPÉEN



MAISON
DE ROBERT
SCHUMAN



PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST



INSTITUT
FRANÇAIS
Luxembourg



FESTIVAL
LE LIVRE À METZ



Grand Est
RÉGION CHAMPAGNE-ARDENNE LORRAINE



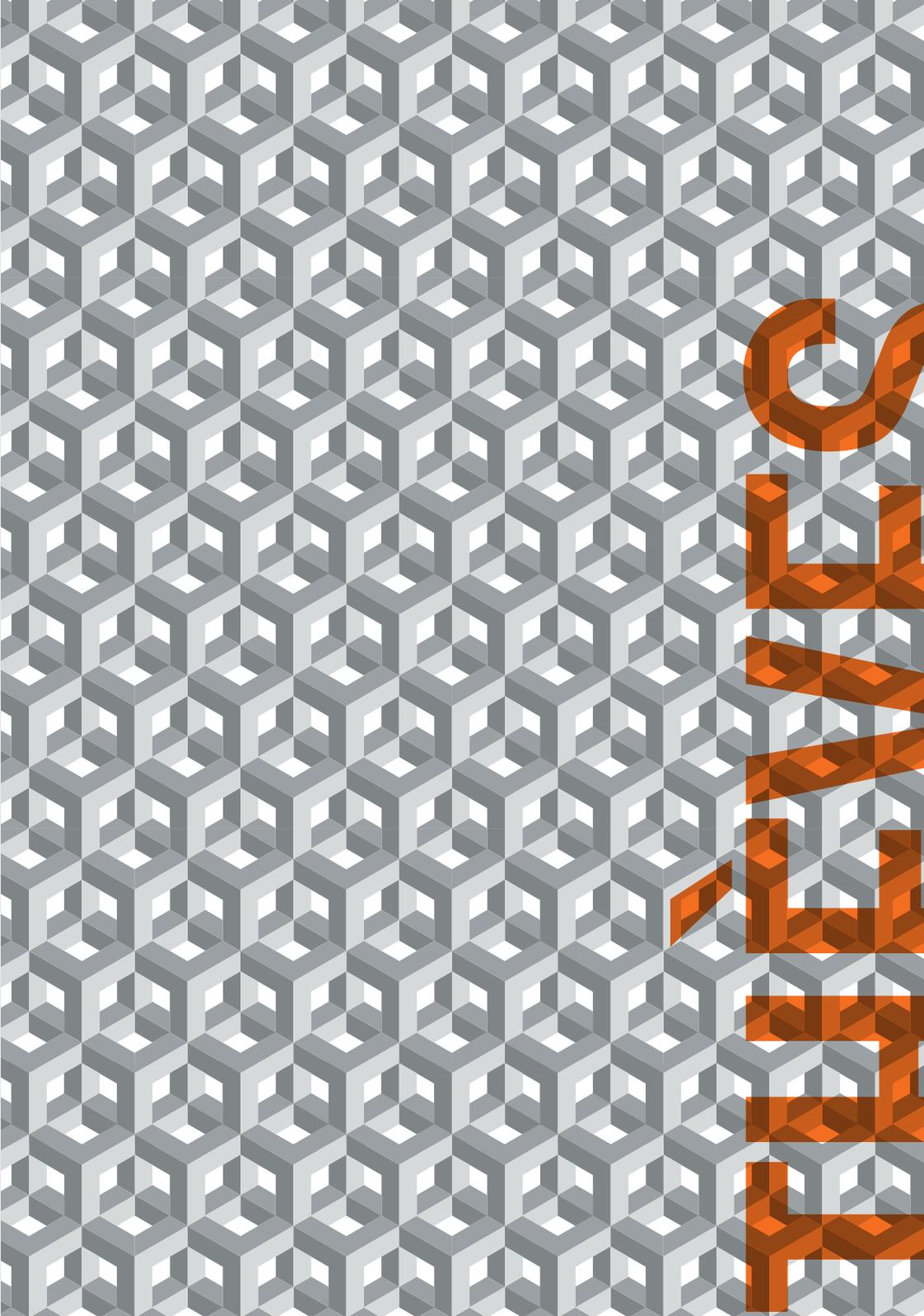
Office National des Forêts



AUTOUR
DU MONDE | LIBRAIRIE
metz



LAGORA



THÈVES

Cette cinquième publication de Récit'Chazelles rassemble quelques fragments issus des expérimentations littéraires journalières de Julien Thèves, intitulées chroniques mosellanes, ainsi que des textes réalisés par les étudiants de l'université de Lorraine et les écoliers de l'école primaire Bernard Rabas (Scy-Chazelles) et Paul Verlaine (Le Ban St Martin), au gré des rencontres, des liens tissés avec l'écrivain.

Invité par la commune de Scy-Chazelles, l'Université de Lorraine et le Conseil Départemental de la Moselle, l'auteur offre aux publics, à travers cette création partagée, une vision sensible du territoire.

Auteur, scénariste et traducteur explorant l'espace urbain et les paysages naturels (*Les Rues bleues 2020*, *Le Pays d'où l'on ne revient jamais 2018*, « Prix Marguerite-Duras »), Julien Thèves a également réalisé des documentaires sonores pour France Culture. Entre bois et vignes, au sein du dispositif Récit'Chazelles, l'écrivain a su développer, malgré le confinement, un projet créatif centré sur les forêts, une géographie littéraire et une exploration de l'intime.